

✿ QUELQUES QUESTIONS À ARIANE LOZE

LES PERSONNAGES

● **Dans ton spectacle, tu incarnes plusieurs personnages. D'où viennent-ils, et comment fais-tu pour les incarner tous de façon aussi singulière ?**

J'ai commencé par créer des vidéos très simples, pour comprendre comment se construisait le rapport entre une image et une autre, ce qui construit la dramaturgie d'un film. Ça me fascinait, je venais du monde du théâtre donc je n'avais pas du tout l'expérience du cinéma. Et comme j'étais toute seule, j'ai joué les différents rôles. Au début, j'ai joué le personnage A, qui regarde, le personnage B qui marche, dans des scènes très simples. À partir de ce moment-là, j'ai compris que notre regard était déjà habitué aux dialogues cinématographiques. Je me suis amusée avec ces règles tacites du cinéma, ces règles de dramaturgie qui font que, si quelqu'un regarde sa montre dans le premier plan, puis dans le second plan on voit quelqu'un qui court, on va tout de suite penser « ils ont rendez-vous et il va se passer quelque chose ». À partir de là, j'ai simplement changé de veste, pour faire le personnage 1, puis le personnage 2, ensuite j'ai complexifié, pour finalement réussir en 2016 à faire ce premier film avec une grande table de banquet où il y avait 12 personnages à table. À ce moment-là, j'ai été plus loin dans la caractérisation des personnages, mais pour moi ils ne sont pas si différents les uns des autres, parce que ce qui m'intéresse ultimement, c'est ce qu'on partage, ce qu'on a en commun entre êtres humains. Je trouve qu'on vit dans une époque où on met fort l'accent sur les différences, alors qu'il y a des choses qu'on partage tous, par exemple les émotions (la colère, la joie), on partage aussi certains processus du cerveau, une manière de lire les informations, de les analyser, qui diffère un peu chez chacun, mais on a quand même plus de choses en commun que de différences.

● **Les personnages de *Bonheur Entrepreneur* sont, pour la plupart, des PDG de grandes entreprises, qui parlent d'argent, du rapport au temps, de quelque chose qui nous dépasse souvent. Comment t'es venue cette idée ?**

J'ai découvert un magazine en 2016 dans une librairie, posé sur le comptoir à côté de la caisse, dont le titre a attiré mon œil : « être heureux rend-il plus productif ? » J'étais tellement troublée par cette phrase que j'ai acheté le magazine, et j'y ai lu énormément d'interview de PDG, de *Project Manager*. Ils se questionnaient sur la notion de diriger des équipes, sur le *leadership*... Dans le jargon qu'ils utilisent, il y a beaucoup de mots anglais, on parle d'agilité, de créativité, d'innovation... et en même temps ces mots me paraissaient un peu vidés de leur sens. Il y avait des mots que je trouvais beaux, mais dans le contexte je n'étais pas tout à fait sûre du sens qu'ils prenaient. Puis j'ai multiplié mes lectures, pour m'intéresser vraiment à ce monde de l'entreprise. À cette époque, j'avais un travail en parallèle qui me permettait de rentrer dans le monde de l'entreprise pour de courtes durées : en tant que comédienne, je faisais des simulations de conversations difficiles entre manager et employés. J'ai vu ce vocabulaire à l'œuvre, j'ai vu les difficultés que traversaient les managers et les employés, parce qu'il n'y en avait pas un plus à plaindre que l'autre. Alors j'ai réalisé que c'était un système qui nous cernait et dans lequel on pouvait parfois se sentir pris en otage, incapable de changer ces mécanismes... On a beau mettre de nouveaux mots dessus : on parle d'agilité, mais l'agilité c'est le nouveau mot pour flexibilité, flexibilité ça veut dire *flex desk*, ça veut dire que tu n'as plus de bureau à toi, (rires) enfin apparemment c'est aussi fantastique... ça permet qu'on soit tous au même niveau, il n'y a plus de directeur avec son bureau,



tout le monde s'assied à une table comme il peut... Il y a plein de nouveaux paramètres pour essayer de changer la manière dont on travaille, théorisés par des notions et des concepts, avec des aspects positifs et négatifs... C'est cette complexité que j'avais envie de montrer. Aujourd'hui, si quelqu'un ne dit pas qu'il n'a pas le temps, on se demande si il va bien! Il vaut mieux dire «je n'ai pas le temps, je suis débordé, c'est incroyable...» et en même temps ce sont des réalités que les gens vivent, ce ne sont pas juste des choses que l'on dit. J'ai vu énormément de gens très fatigués, au bord du *burn-out* comme ont dit... pour rester dans le jargon. Ça m'a beaucoup touchée. J'ai voulu étudier, essayer d'avoir un regard presque anthropologique sur notre manière de travailler aujourd'hui, de consacrer du temps au travail. Je me suis intéressée à ces fonctionnements.

UN PEU DE SOI DANS LE SPECTACLE

● **Dans ces discours sur le monde du travail, l'employé semble complètement déshumanisé, broyé dans l'engrenage d'une machine. Quelle est la part de toi que tu viens mettre dans ce spectacle?**

Je pense que l'on fait forcément partie de ce que l'on présente. Après avoir réalisé le film *Mainstream*, dans lequel j'avais mis en scène

tous ces personnages... J'ai écrit un dossier, avec l'idée d'en faire une pièce de théâtre, de mener plus loin la recherche et d'en faire quelque chose de scénique, et je me suis rendue compte que moi aussi, je fonctionnais comme ça. J'avais fait 5 expositions, 3 festivals, tout ça en deux mois... J'étais allée de Tromsø en Norvège, à Toulouse, en passant par Paris et Bruxelles en moins de deux semaines... Je me suis rendue compte que c'était une logique que j'avais très bien intégrée; j'avais envie de progresser, d'avancer, d'évoluer... d'être performante en quelque sorte. Je ne soupçonnais pas à quel point ça envahissait ma vie aussi: en étant artiste je pensais être un peu en dehors de tout ça, mais en fait c'est une logique qui me traverse, qui traverse mon corps et mon esprit au delà de ce que je pouvais imaginer. Quand j'entends les gens parler de leur rapport au corps, au sport, on sent que cette logique d'efficacité, d'optimisation des potentiels, va jusque dans l'intimité, et ça me touche. J'ai eu envie d'ouvrir le dialogue là-dessus, je me suis dit tiens, si j'étais un anthropologue, que je venais d'une autre culture, je me dirais ces gens-là, ils courent... Mais derrière quoi?

● **En tant que performeuse, tu as l'habitude de la galerie d'art, du *white cube*. Je crois que c'est la première fois que tu passes au plateau, au Théâtre de la Cité internationale, dans la Coupole, cette belle salle de 400 places. Quelles sont tes impressions, cela a-t-il changé ta façon de travailler?**

J'ai fait des études de théâtre, j'avais une formation de metteur-en-scène mais j'étais très jeune, donc j'ai d'abord joué en tant que comédienne. J'ai une expérience du plateau, j'ai travaillé avec des dramaturges, j'ai eu la chance d'être l'assistante de la dramaturge du Kaaitheater de Bruxelles donc j'ai vu énormément de pièces... Quand j'ai commencé à faire ces films, j'ai cherché un espace dans lequel les projeter. Pour les producteurs de cinéma, ce sont des films très bizarres, qui ne rentrent ni dans ce qu'on peut appeler la vidéo expérimentale, ni vraiment dans la fiction. Ça n'a pas été facile de trouver le contexte dans lequel ces films pouvaient être montrés. J'ai ensuite fait une résidence en art contemporain, et le travail a trouvé sa place sous forme d'expositions et de projections. On parle beaucoup d'interdisciplinarité mais dans la pratique c'est quand même pas facile de faire des hybrides. Ce que j'aime bien, c'est l'idée d'importer dans le théâtre des éléments spécifiques au cinéma, parce que c'est exactement ce que j'ai fait dans l'autre sens. Quand j'ai fait mon premier film, l'idée c'était que hop, je mets la veste, je suis un personnage, j'enlève la veste je suis l'autre personnage, c'est une idée qui vient du théâtre, au cinéma on prend le temps de faire le costume exact, on est dans la réalité, alors qu'au théâtre la salle est toute noire. On vous dit qu'on est à l'époque de Shakespeare en Angleterre et le public imagine, alors qu'au cinéma on veut voir la réalité. Jouer avec les règles spécifiques de chaque médium, c'était un vrai plaisir. Au théâtre, j'essaie d'amener ce que la vidéo peut montrer en plus. Par exemple, un visage vu de très près, c'est quelque chose qui n'est pas possible sur une grande scène de théâtre normalement, mais là avec la vidéo ça devient possible.

LE LIEN AVEC LE SPECTATEUR

● **En galerie d'art, le dispositif est plus déambulatoire, il me semble que tu as hésité entre jouer avec les spectateurs avec toi au plateau ou jouer de façon frontale, comment ta pensée a-t-elle évolué sur la façon d'envisager le rapport avec le public?**

À l'origine, l'idée du spectacle c'était d'ouvrir le tournage à des spectateurs. Je voulais montrer que le moment où je suis en train de filmer est aussi un moment intéressant, parce qu'on voit chaque personnage jouer dans le vide, attendre des réponses, puisque je joue tous les personnages un par un. Je fais régulièrement des performances consistant à convier le public pour assister au tournage d'une scène. Je pensais au début faire la même chose ici, puis quand j'ai vu la scène avec le parterre des spectateurs, j'ai eu envie d'assumer pleinement le fait qu'on est au théâtre, que les spectateurs sont assis sur leurs sièges... Pourquoi transformer le théâtre en galerie d'art pour arriver à transmettre ce que j'ai envie de faire sentir?... Ça m'a paru plus honnête d'être au travail justement, au plateau en train de faire un film, par rapport au sujet de la pièce: notre rapport au temps et au travail.

LE SON AU PLATEAU

● **Dans le spectacle, tu collabores avec Steve Argüelles, un artiste sonore qui crée le son au plateau, comment avez-vous travaillé cette collaboration ensemble?**

Steve est musicien, il travaille principalement avec une batterie. Il a proposé dès le départ de commencer à considérer le son comme un tout, avec mes déplacements, le bruit des pas, le bruit de la caméra, le clic de l'ouverture lorsqu'on change une batterie... que tout ça apporte une forme de musicalité à la pièce. C'est pour moi un point de départ très important, on n'est pas encore très avancés dans le processus pour l'instant, on vient de commencer les répétitions... J'aimerais que l'ambiance sonore soit quasi constante, même si le public ne la perçoit pas forcément. Dans certains films



© Mathilde Delahaye

on se dit « la bande son était géniale » alors qu'il n'y avait pas de musique. C'était juste du son. Parfois on prend l'image avec le son de manière assez inconsciente, et c'est ça que j'ai envie de provoquer chez le spectateur, qu'il ne se dise pas « tiens, on entend un beau morceau de musique » mais qu'il prenne ça comme un tout...

Oui, ça amène une ambiance, ça nous met dans un certain état que l'on ne verbalise pas forcément mais qui en tout cas influe aussi sur notre perception...

UN MONDE EN CRISE

● **J'ai une dernière question, influencée par le contexte actuel: quel est ton regard sur le monde d'aujourd'hui, sur ce qui est en train de se passer, sur le rôle du spectacle vivant dans un monde un peu à l'arrêt?**

J'ai l'impression que la situation actuelle apporte par elle-même un ralentissement et des questionnements que j'essaie d'embrasser... Nous n'étions pas sensés répéter cette semaine, mais il y a un spectacle qui est

annulé, parce que les théâtres sont fermés en ce moment, mais on peut répéter, donc tout le planning se retrouve chamboulé et on arrive ici... Il y a une phrase du spectacle qui me vient à l'esprit. Un des managers cite Winston Churchill qui dit « *embrassons le changement avant que le changement ne nous prenne à la gorge* » ... Effectivement il faut prendre ce qu'il y a de positif dans cette situation. C'est vrai que ça fait peur, quand toute la culture s'arrête... Mais le théâtre est là pour poser des questions, pour les garder ouvertes, je pense que c'est son rôle principal. ♦

✳ **Propos recueillis par Mathilde Delahaye lors d'un entretien audio, décembre 2020**